

La Relève

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal

3e cahier

5e série

Espoir en la France

Les tragiques événements qui se sont produits depuis la parution du dernier cahier de LA RELÈVE, en particulier la capitulation de la France, ont jeté le désarroi dans bien des âmes de Canadiens français. Si la foi en la France reste intacte, elle ne sait plus comment s'exprimer pour ne pas entrer en conflit avec le loyalisme envers notre patrie et le Commonwealth.

Quelques exilés, enrôlés par la propagande, n'ont pas peu contribué à augmenter cette confusion créée par les dépêches des agences de nouvelles. Le fanatisme a même fait dire que la France était morte.

Il est d'une urgente nécessité dans ce pays d'affirmer notre indéfectible confiance dans le génie de la France. La France humaniste, la France chrétienne n'est pas morte. De cette terre qui, depuis si longtemps, fournit au monde ses idées, trop de lumière nous parvenait encore même en ces dernières années, alors que se préparait son effondrement militaire et politique, pour qu'un renouvellement moral et une reconstruction nationale y soient impossibles.

Nous tenons à écarter dans cet article toute discussion du problème se rapportant aux événements qui ont immédiatement précédé ou suivi l'armistice. D'abord parce qu'il n'appartient à personne de juger la France qui a appris au monde la liberté et la chevalerie. Et cela même si nous possédions tous les éléments du problème, ce qui est loin de la

vérité. Ensuite, parce que nous, Canadiens français, qui ne faisons pas partie de la France politique, jugeons que nous n'avons pas à prendre part aux querelles qui peuvent temporairement diviser les Français, animés de part et d'autre d'un sincère amour de la patrie.

Aussi parce que la France que nous aimons n'est pas incarnée dans quelques hommes ou des institutions, mais dans une culture qui comprend également Louis XIV et Léon Blum, Napoléon et Robespierre; Péguy, Claudel, Mauriac mais aussi Émile Zola, Henri Barbusse et Romain Rolland.

Nous voulons rappeler ce que la France a créé depuis qu'elle existe, et tout particulièrement depuis quelques années, de chrétien, de juste, de grand, l'équilibre qu'elle a cherché — sans le trouver à temps, hélas — alors que d'autres pays s'abandonnaient aux expériences les plus extrêmes. Si aucune de ces solutions dangereuses des problèmes de la cité n'a pu être réalisées en France, c'est qu'il y a encore trop de sagesse dans ce peuple aujourd'hui accablé.

Certaines tentatives politiques de même que certaines expressions de la vie de l'esprit ont pu paraître renier le passé, mais dans le motif qui a été à la base de ces efforts se trouvait trop de générosité pour qu'il soit possible de les détacher de l'âme française sans la déformer profondément. A des degrés divers, certes, ces hommes et ces œuvres sont intégrés dans la plus pure tradition; toujours dans ces manifestations était présente une volonté authentiquement française et chrétienne de répondre aux exigences de la justice et de la vérité. Et c'est cela qui retient notre admiration.

La France est surtout coupable d'avoir trop aimé la liberté, même si elle l'a mal aimé. Démocratique comme aucun autre régime, la République française est tombée parce que les partis, trop désireux de suivre de près la volonté immédiate d'un peuple très divisé par les intérêts et les idéologies, n'ont jamais pu poursuivre une politique de longue haleine. Et devant le danger, l'unité ne s'est pas faite assez vite.

Nous savons que la France a fait des fautes, elle n'a pas voulu accepter les disciplines nécessaires qui, limitant la liberté, permettent seules de la rendre créatrice; elle a souvent

renié sa vocation chrétienne, mais peut-on oublier le magnifique renouveau catholique de ces dernières années : les grandes initiatives missionnaires partent de France, les organisations de jeunesse catholique se fondent ou s'alimentent chez elle, de France nous viennent ces innombrables travaux de sociologie, de sciences politiques, de philosophie, de spiritualité qui cherchaient à enlever aux doctrines perverses l'initiative des réformes nécessaires.

Nous fondons notre foi en la France sur l'histoire au lieu de laisser entraîner nos imaginations par la sentimentalité et la passion. Nous nous rappelons 1789 et les tricotteuses, les deux Napoléon, la Commune aussi bien que Jeanne d'Arc et saint Louis. Nous nous rappelons les heures sombres que la France a traversées, des heures tragiques qui ont pu faire douter de son destin et nous nous disons que ce qui a sauvé la France dans ces moments-là et a suscité un élan chaque fois plus grand dans la rédemption est toujours en elle. Que serait la France si Hitler pouvait la détruire ? C'est donc à la France de saint Louis et de Foch, de Rabelais, de Molière, de Racine, de Chateaubriant, de Victor Hugo, de Claudel, de Debussy, de Cézanne, que nous dédions cet hommage. A la France civilisatrice, à la France éternelle.

LA RELÈVE

L'abonnement d'un dollar (à 10 cahiers) est payable par mandat ou par chèque au pair à Montréal aux bureaux de la revue, 340, avec Kensington, Westmount. Tél. : Filtzroy 8658.

Nouvelle adresse de la revue :

340, ave Kensington, Westmount, Montréal

Primat de l'être ou du faire ?

La courbe suivie par l'esprit humain en quête de se perfectionner indique une marche progressive de l'extériorité vers l'intériorité, de la quantité vers la qualité, du faire vers l'être, « ce qui, dit saint Thomas, est le plus intime aux choses ». L'homme domina peu à peu les jeux de ses phantasmes, se dégagea du sensible et s'éleva à une notion exacte de l'objectivité qui est pour l'acte de connaissance de devenir intentionnellement, par son intelligence, l'autre en tant qu'autre, l'autre désignant ici non un sujet mais un objet.

Depuis la fin du treizième siècle, le monde assiste à une marche inverse, à une décadence de la saine métaphysique, à une dégradation vers la spatialité, l'extériorité, l'extrinsecisme. Nous appelons extrinseciste tout ce qui, illégitimement, dit incompénétration, ce qui, faute de transcender l'imagination, conduit à nier la complémentarité des entités, et à penser dans l'espace.

Prolongeant les sentiers ouverts par les scolastiques décadents, Descartes, héritier des Galilée, des Léonard de Vinci, de plusieurs penseurs de la Renaissance, bouleversés dans leur conception du monde physique par une mécanique, une astronomie et une physique nouvelles, introduit sa méthode intuitive, mathématique de l'idée claire. Méthode à priori portant sur des abstractions, sans souci de l'objectivité, de la réalité extramentale correspondante à ses conceptions; méthode simplificatrice qui fait du monde une lecture mathématique, un système d'éléments simples, irréductibles, atomistiques, intuitivement connus.

En sa nuit du 10 novembre 1619, Descartes conçoit l'unification de toutes les sciences, la philosophie incluse, par la méthode de la géométrie. On comprend les conséquences pour la sagesse: la théologie, irréductible aux intuitions mathématiques devient un dictionnaire; la sagesse philosophique elle-même, sevrée des apports de spiritualité que lui apportaient la théologie et son objet propre, est centrée sur la pratique; le rôle que lui assigne Descartes est de nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature ».

François Bacon, dans son *De Argumentis Scientiarum*, conçoit à son tour la philosophie comme « la science du concret éminemment pratique, c'est-à-dire, à nous donner plein pouvoir sur la nature ». Le dualisme cartésien scinde le réel en deux, écarte le spirituel réfractaire aux mensurations et, sur un monde corporel réduit à une matière homogène et au mouvement local, dirige la nouvelle sagesse, la physico-mathématique présentée, nous dit Maritain, comme une philosophie de la nature.

Or, cette science comporte déjà l'emprise de l'art : par son objet spécificateur : l'abstraction mathématique, et par son objet matériel premier : les modes qualitatifs du monde de l'expérience. L'esprit ne s'assimile pas le réel ; il le reflète par un schème fondé sur le réel. Le concept opérationnel comme concept est un signe formel, mais l'opération exprimée par un symbole considéré comme tel est un signe instrumental, et, partant, relève de l'art.

Davantage encore dans le savoir mathématique (le seul que l'on reconnaissait à la suite de Descartes) l'homme *fabrique* sa connaissance. Tout être de raison scientifique est fondé sur le réel, mais il faut distinguer entre les exigences de la pensée physique (où tout être de raison est non seulement construit à l'image de l'être réel mais en vue de la connaissance de l'être réel) et les « indifférences de la pensée mathématique » où la priorité causale de l'être subsiste comme en physique, mais où la priorité finale de l'être réel est abolie (l'être de raison étant, en mathématique, construit d'après l'image de l'être réel mais sans avoir forcément pour fonction la connaissance du réel comme en physique). Pour le mathématicien, la philosophie du « comme si » est la philosophie naturelle dans la mesure où elle se ramène à une pure interprétation mathématique des données observables.

C'est dans ce monde de connaissance où trône une usurpatrice, qui a perdu pied avec le réel métaphysique, que prit naissance la physiocratie, mère du libéralisme économique. Sous l'inspiration de la physique cartésienne, Borelle réduit le corps humain à une machine ; William Petty écrit plusieurs arithmétiques politiques et un traité de l'anatomie politique de l'Irlande pour soumettre au calcul la matière humaine. Locke applique à la politique mercantile les lois

physiques; « tout est réductible au calcul, s'écrie Mélon, en 1736, il s'étend jusqu'aux choses purement morales ».

Les courants marxiste, socialiste et totalitaire témoignent, paradoxe significatif, de la faillite des géomètres de l'économique. Ils s'appuyaient sur une pseudo-sagesse qui ne pouvait leur accorder que des êtres de raison, une conception univoque de l'ordre, de la nature, une fausse abstraction intellectuelle.

Ce fut l'erreur des scolastiques décadents et des mathématicistes; c'est l'erreur moderne de réifier des abstractions. Le libéralisme est la philosophie de la pure multiplicité, tout comme le totalitarisme est la philosophie de la pure unité. Mais à la racine de tous deux nous reconnaissons la substitution de l'image au concept, la hantise d'une science opératrice, démiurgique, le postulat moderne de la primauté du faire: nous ne connaissons que ce que nous construisons. L'idéalisme d'un Brunschwig par exemple, ou d'un Gentile se satisfait d'un univers de pensée; le matérialisme veut construire un monde à son image et éliminer la pensée même de l'être en tant que nature ontologique intelligible. Tel est le dernier stade de la courbe décrite par l'histoire reproduisant (mais à l'inverse) le périple grec; ce qui le caractérise, c'est l'art fabricant, et l'art mécanique, caractéristique du matérialisme dialectique marxiste.

Le marxisme, parti d'un point opposé de l'horizon de la pensée (« L'être humain, dit Marx, n'est pas une abstraction inhérente à l'individu ») rejoint pourtant la philosophie bourgeoise, d'abord en ce qu'il est un naturalisme assignant à l'homme comme vocation centrale la domination de la nature, la priorité des techniques sur les valeurs; ensuite, en ce qu'il s'appuie comme l'idéalisme sur une fausse abstraction intellectuelle qui conduit à réifier des abstractions. Il n'est pas sans intérêt d'observer, à ce sujet, l'expérience soviétique rejoindre dans le concret une politique d'inspiration libérale, et s'organiser au moyen de fonds fournis par les pays bourgeois du capitalisme d'état !

Le marxisme ne sera jamais existentiellement vécu en ses racines métaphysiques, car il implique un suicide, un nihilisme auquel la volonté de l'homme invinciblement

inclinée vers le bien, vers l'être, ne peut consentir. Nous tenons malgré tout, après Pie XI, à démasquer vers quelle position ontologique se polarisent les traductions éthiques qui se déroulent sous notre observation. Il représente la position limite du monde moderne, le terme logique de son principe fondamental de la précéllence de l'art sur l'être, de la technique sur les valeurs spirituelles, de l'action transitive sur la contemplation. Il confirme au maximum l'avertissement de Pie XI que « s'écarter de Thomas d'Aquin (de sa philosophie de l'être) surtout en métaphysique ne va pas sans grave préjudice ».

Le nazisme ne va pas en cette voie jusqu'à postuler, comme le marxisme, la subsistence de la potentialité pure. Il prétend rejeter à la fois les deux extrêmes : l'intellectualisme abstrait et irréel, et le matérialisme nihiliste. A la vérité, parti comme Marx du monisme hégélien, il aboutit, par transposition de la « Phénoménologie de l'Esprit » de Hegel, à un « finitisme titanesque » (Guardini), et à une ontologie aussi barbare : le néant devenu principe de détermination. « Le néant, écrit Heidegger, n'est pas un indéterminé qui se pose en face des êtres : il se découvre comme constituant l'être des êtres ».

Chez Marx, le capital est le sujet du mouvement comme l'esprit l'est chez Hegel. En national-socialisme, le nouvel Absolu, sujet du devenir, c'est la communauté des hommes comme Tout organique, et, plus précisément, sans qu'on l'avoue trop ouvertement, l'ensemble des nordiques. « Voilà, écrit Heyse, célèbre théoricien du nazisme, l'Être en tant qu'être auquel la loi et l'idée de l'ordre cosmique sont suspendus ».

Appuyé sur une métaphysique vitaliste, la nouvelle doctrine s'engage, comme le marxisme, contre la sagesse. La vérité, dans son originalité, n'est pas pensée de façon spéculative ni fouillée, mais expérimentée comme un savoir existentiel qui se réalise dans le devoir historique par le risque et l'action. L'être le plus profond de l'homme intelligent se confond avec le devoir de vivre sérieusement de la vérité vitale du Tout. Nous ne pouvons songer ici à développer les conséquences de ces idéologies au sujet de la personne, de la société, de l'ordre mondial. Retenons seulement

comment le nazisme, et comme position extrême le marxisme, conduisent logiquement à une négation complète des dogmes chrétiens, de la sagesse naturelle, voire même à un avilissement de l'être humain au rang des animaux et des végétaux; à l'*homo homini lupus* répond, plus révoltant encore, le mot du Dr Bergmann, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig : « Notre sainteté d'homme ne l'emporte pas sur celle de la plante et de la bête ».

Cette charpente philosophique, ces lignes de force des doctrines modernes étaient déjà en puissance dans les premiers péchés contre la lumière de l'être; peu à peu l'anthropocentrisme secoua la sagesse surnaturelle, puis la sagesse naturelle et rendit possible, graduellement, la précellence de l'art fabricant sur l'être.

Un franc retour à la sagesse de saint Thomas s'impose donc; un éclectisme ne pourrait nous réserver que des déconvenues. « Si l'on veut se mettre en garde contre les erreurs qui sont la source et l'origine de tous les malheurs de notre époque, il faut, nous dit Pie XI dans l'encyclique *Studiorum Ducem*, rester plus que jamais fidèle à la doctrine de saint Thomas ».

Celui-ci n'a pas cédé à l'« ensorcellement de la niaiserie », dont parlent les Écritures, il a édifié sa métaphysique sur le roc de l'être, objet adéquat de l'intelligence, et témoigne d'un souci constant de maintenir pures les vérités de la foi et les lumières de la raison.

Dès le premier regard du sens commun, l'Aquinate transcende l'individualisme et le communisme. Le premier s'enclôt dans le bien individuel utile et délectable; le second se limite au bien commun utile et délectable. Saint Thomas s'élève au bien rationnel qui doit être aimé « pour lui-même ».

Le sens commun, confusément, nous révèle le bien comme une réalité dont nous dépendons et qui ne dépend pas de nous, en même temps que les conditions subjectives de sa réalisation: liberté, immortalité de l'âme et le Souverain Bien comme fondement ultime du devoir. Mais, c'est au nom de l'objectivité de nos connaissances et du principe d'identité saisi dans le premier regard que le sens commun porte jugement sur le bien rationnel. Car, explique saint Thomas, l'intelligence n'est intelligible à elle-même que par

une relation essentielle à l'être qui est sa mesure extrinsèque. L'être est l'âme, la vie de toutes choses, de nos simples appréhensions, de nos démarches discursives, de nos jugements: aucune réalité (individuelle, sociale, morale, naturelle, surnaturelle) ne doit échapper à sa loi. Notre intelligence, par le principe d'identité régulateur du réel et de la pensée, par l'universelle intelligibilité de l'être dans les deux mondes où nous devons penser et vivre: le monde du relatif et le monde de l'absolu, s'élève peu à peu à l'Acte pur qui, à son tour, permet d'expliquer les choses comme le parfait l'imparfait. Le retour à Dieu se fait de l'imparfait au parfait, et le but est la béatitude contemplative. Et puisque ce qui est ordonné à une fin en tire sa valeur, et que la fin ultime est engagée dans les moyens humains de l'atteindre, la vie des individus et des peuples doit s'organiser, ici-bas, sous l'influence de la sagesse.

Gérard PETIT, C.S.C.

La misère et la persécution en Chine

L'an dernier nous avons publié des appels à la charité pour ces millions de chinois qui mourraient de faim. Cette année, si la famine est moins menaçante — elle ne cesse jamais de l'être — un autre fléau est venu s'y ajouter: la persécution. "Une véritable inondation, nous écrit le Père Joliet, semblable à celle qui rougit l'Espagne il y a trois ans s'étale sur mon district depuis quelques mois... L'Eglise catholique n'est pas encore attaquée directement mais nos chrétiens s'apprentent chaque jour au martyre. Quant à nous dès que le mouvement sera déclenché, nous serons les premières victimes... A côté de chez moi la sécheresse a supprimé toutes les moissons mais les gens sont moins à plaindre que les miens car les parasites les ont quitté pour torturer et enterrer vivants ceux qui ont eu quelque récolte."

Les aumônes peuvent être envoyées par mandat ou chèque au R. P. André Joliet, S.J., Mission catholique de Ste-Thérèse, Potowchen, Hopeh, Chine, ou au Père Procureur des Missions, l'Immaculée-Conception, 1855 est, Rachel, Montréal.

Note sur l'espérance

“Bonum mihi quia humiliasti me”.

Tout homme recèle en lui un nouveau Salavin. Pour peu qu'il prenne conscience de lui-même, l'“appel du héros” le sollicite; il veut courir la grande aventure de la perfection, atteindre sa plénitude.

Mais dans cette recherche d'un complément où s'assouvirait enfin cette soif d'être, l'homme retombe trop souvent sur lui-même, soit qu'il se défie, — et alors le terme rejoint le principe : on s'enferme dans un cercle, — soit qu'il se réfugie dans l'agnosticisme, orgueil suprême qui nie le verbe¹.

Cette tragédie indique la nécessité d'une plénitude extrinsèque qui saura combler ce trou d'être par lequel l'homme est béant vers la perfection. Dans un sentiment quasi-expérimental se révèle cette négation : la faute originelle.

Bossuet a raconté cette histoire : ontologiquement l'humanité pré-chrétienne ne pouvait que tendre vers le Christ, dispensateur de l'Eau, sa bouche brûlée par ce breuvage proprement humain qu'est le péché.

Alors apparut le Verbe, qui nous donna l'Amour.

Cette réalité supra-naturelle indique clairement notre absolue dépendance vis-à-vis de Dieu. Cette introduction dans la vie trinitaire, non comme spectateur, mais comme acteur, est une largesse divine : “car c'est par la grâce que vous avez été sauvés au moyen de la foi; cela ne vient pas de vous, c'est un *don* de Dieu (...). Nous sommes sa *fabrication* (poiéma), créés dans le Christ Jésus”².

(1) C'est là un des grands enseignements de la philosophie grecque et de toute mystique extra-chrétienne, ignorant l'élévation au surnaturel. Toutefois l'élévation *de fait* de toute l'humanité à l'ordre divin maintiendra toujours un décalage entre la vérité et nos approximations touchant toute mystique extra-chrétienne. Comment saura-t-on que le démon (au sens grec de *daimôn*, divinité) de Socrate — Xénophon raconte avoir vu celui-ci passer un jour et une nuit, debout, en contemplation — ne recouvre pas une manifestation de cette entité essentiellement inconnaissable qu'est la Grâce?

(2) S. Paul, *Ephés.*, II, 8, 10.

Le péché originel avait incurvé l'homme vers la terre; la grâce travaillera à redresser l'homme selon la ligne qui le relie à Dieu³. Le péché bloque notre participation à l'ETRE: c'est un refus substantiel, une tendance au néant. Qu'on y songe: c'est rejeter la Trinité, ne pas consentir à vivre avec Elle, d'Elle, refuser de manger à Sa table.

Les fautes révéleront l'absolue nécessité de la nudité spirituelle pour l'union mystique. Alors s'éclairera la parole du Psalmiste: "ce m'a été un bien que Tu m'aies humilié, (...) dans Ta vérité Tu m'as humilié" (CXVIII, 71, 75). Les rechutes maintiendront dans cette humilité qui n'est que la compréhension de notre "différence essentielle". A mesure que s'accroîtra cette prise de conscience de la suspension à Dieu diminuera l'intervention strictement humaine. Et s'intensifiera la Vie Trinitaire.

On voit alors la grandeur de la vertu du perpétuel recommencement: "La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'Espérance"⁴.

Tout découragement prend donc figure d'insurrection contre cette contingence essentielle: un refus de la mobilité congénitale. C'est un retour de la tentation primitive: "eritis sicut dii": ce mouvant, en qui on cherchait la stabilité, étonne par sa nature même. Alors qu'en Dieu seul se tient (stat) ce qui ne passe pas.

L'âme épanche alors sa prière:

"Et vous qui êtes l'Etre parfait, vous n'avez pas empêché que je ne sois aussi!"

Vous voyez cet homme que je fais et cet être que je prends en vous.

O mon Dieu, mon être soupire vers le vôtre!

Délivrez-moi de moi-même! délivrez l'être de la condition!

(3) "Miser ego, quando poterit obliquitas mea tuæ rectitudini adæquari?" S. Augustin, *Soliloquia*, c. II.

(4) Il faut lire le *Porche du Mystère de la Deuxième Vertu* où Péguy a magnifiquement chanté l'Espérance et indiqué, par le style anaphorique même, son caractère de re-prise (ana-phora). *L'Histoire d'une âme* en est une magnifique illustration; la Petite Thérèse y a réussi: Quod ista, cur non ego?

Je vois bien des manières de ne pas être, mais il n'y a qu'une matière seule

D'être qui est d'être en vous, qui est vous-même!⁵
Mon Dieu,...

Mon cœur gémit vers vous, délivrez-moi de moi-même, parce que vous êtes!"⁶

Vianney DECARIE.

Les étapes spirituelles de Psichari II¹

« Maxence avait une âme, il était né pour croire, et pour aimer, et pour espérer. Il avait une âme faite à l'image de Dieu capable de discerner le vrai du faux, le bien du mal. Il ne pouvait se résoudre à ce que la Vérité et la Pureté ne fussent que de vains mots, sans nul soutien. Il avait une âme, ô prodige . . . »

Dans ces phrases où Psichari, à travers Maxence, se peint, réside tout l'essentiel de ce drame. Qu'importent les conditions les plus favorables si l'homme qui en bénéficie n'en tire que l'insouciance de l'action, ou l'ennui de la solitude ? A quoi sert que l'intelligence et même la conscience discernent clairement la route s'il manque au caractère la force de s'y engager ? Une puissance intérieure menait Ernest Psichari, à laquelle il ne se dérobera point. Il ne s'agit pas de débat, de discussion, d'argument, mais d'une attitude de tout l'être. Ce passage des *Voix qui crient dans le désert* la définit parfaitement.

Le soleil vient de disparaître; il a plu, le ciel est pâle, nuancé, d'une pureté divine. Maxence écoute en lui la voix

(5) "Je suis Celui qui suis".

(6) Claudel, *Cinq grandes odes*, Paris, N. R. F., p. 53. Il faut conserver à ces vers leur sonorité ontologique : ils retentissent à l'infini parce que s'étendant de la créature, — "Tu es celle qui n'est pas", (N.-S. à Ste Catherine de Sienne), — au Créateur, — "Je suis Celui qui suis".

¹ Ces pages font suite à celles que nous avons publiées dans le cahier de mai-juin 1940. Elles sont extraites d'un volume qui devait paraître en juin chez Plon. Nous ne savons si le volume est paru.

intérieure, pressent les réalités dont cette admirable trans-
parence est le symbole —

Je sens qu'il y a, par delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs, l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers une région morale plus élevée que celle où je vis aujourd'hui. Ce soir, nous désirons de tout notre amour leur pureté, leur humilité, leur pitié, leur chasteté leur sagesse en leur force, leur science, leur piété. Nous concevons que l'on puisse aspirer à la perfection.

Quand je pense au problème de la foi, aucune des difficultés soulevées, par l'exégèse moderne n'arrive à m'émouvoir. Les prétendues « contradictions des synoptiques » ne servent qu'à ceux qui sont, dès l'abord et avant tout examen, décidés à nier le surnaturel. Si ignorant que je sois, je sens bien que d'aussi misérables discussions ne sauraient entraîner une conviction, quelle qu'elle soit. En fait — toute la question est là — il s'agit de savoir si l'on désire un certain fond moral, un certain rejaillissement de l'âme, une sorte d'innocente pureté. Il s'agit de savoir si l'on a le goût du ciel ou non; si l'on a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse? Là est toute la question. A tout argument, on peut opposer un argument, et ainsi apparaît la vanité de l'argumentation. Si donc ce désir d'agrandir son cœur, si donc ce goût de Dieu n'existe pas, nulle preuve ne peut être administrée utilement, nul argument n'est efficace. Mais si l'on aime à s'attarder à cette angoisse du chrétien qui n'est que le désir de la perfection, si l'on ne redoute pas l'absolu, mais qu'au contraire on se sente un cœur assez vaste pour le contenir, si l'on a assez de finesse pour désirer autre chose que la morale naturelle, si bienfaisante fût-elle — alors l'on n'est pas loin de dire comme saint Paul foudroyé : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* »²

Page pleinement révélatrice du mouvement d'âme qui porte le Centurion, exactement le même que nous lui avons vu en d'autres circonstances, dans l'ordre des humbles disciplines comme dans l'ordre des plus difficiles vertus. Rien de plus éloigné d'un raisonnement, d'une décision intellectuelle; c'est la réponse à un appel, c'est l'abandon à un destin.

² *Voix qui crient dans le désert*, pp. 90-91.

Il est deux catégories d'esprits, parmi les hommes: ceux pour qui tout se ramène à des équations, des élucidations, des démonstrations, qui conçoivent le monde et la vie selon des formules sereinement algébriques; ceux qui savent que toute preuve, si nécessaire et si valable soit-elle, n'est encore rien au prix de cette force secrète qui crée l'homme plus grand que soi, le fait participer au mystère des êtres et des choses, et qui procède moins de la connaissance que de l'amour. Il y a là une option fondamentale; on est de l'une ou de l'autre espèce. Maxence ne se trompait point quand, parlant de sa jeunesse, il montrait que son choix était fait avant même qu'il ne fût devenu clair. *Il avait une âme*; toute son évolution spirituelle n'a fait que la rendre plus consciente et plus présente.

C'est cette profonde conviction, alors même qu'elle n'apparaissait point en pleine lumière, qui soutenait Psichari. Il se sait, il se sent appelé. Il ne sollicite pas Dieu, mais il est prêt à le recevoir, s'Il daigne. Aucune foi, plus que la sienne, quand elle sera complète, ne réalisera totalement cette définition qu'a proposée de l'être Gabriel Marcel: une attente comblée.

Rien ne serait plus faux que de juger de cette conversion comme de tant d'autres, d'y voir une secousse violente, un pathétique bouleversement. Tout prêtait au romanesque; rien n'y céda. *Je n'ai pas traversé de crise en Mauritanie*, nous dit-il. *Nul drame intérieur, nul déchirement. Nulle anxiété. Une attente calme, appuyée sur la certitude que les sacrements sauraient bien me donner plus tard la foi qui me faisait défaut.* Il a employé aussi cette expression: *foudroyé sur la route du désert*; pour lui-même, elle est presque excessive. Saint Paul a été vraiment foudroyé, changé d'un seul coup, d'ennemi en fidèle, touché par Dieu à la vie et à la mort. Pour le Centurion, c'est bien plus tôt un lent mûrissement; sa voix répond à Dieu, d'abord balbutiante, puis, de plus en plus assurée. Dans cette transformation de cette âme, c'est l'action de Dieu qui est manifeste: on n'en connaît guère de plus éclatant exemple.

Il pensait, nous l'avons vu, que sa part à lui, était d'accomplir tous les efforts qui étaient en son pouvoir, puis de s'en remettre. *Effort et soumission, liberté et servitude, voilà*

le plus haut état de la conscience humaine (. . .) La grâce est la part de Dieu. Le désir de la grâce est ma part. Et encore: Une chose nous est demandée: le désir, l'humble désir du vrai. Il dépend de nous de l'avoir ou de ne pas l'avoir. Mais pour peu que nous l'ayons, nous sommes bien assurés d'avoir au-delà même de ce que nous désirons et de recevoir l'infinie miséricorde, en échange de la plus petite bonne volonté. Et enfin: Ne pas résister à la vérité qu'elle quelle soit, attendre, attendre patiemment, sans nervosité, sans inquiétude, l'hôte que l'on désire, et dont, pourtant on ne sait rien. Admirable humilité; elle force Dieu à répondre. Bien avant d'avoir compris que cette attente était satisfaite dès l'heure où elle était, Psichari portait en soi la certitude d'être, un jour, comblé. *Nous nous rendons, Seigneur!* s'écrie le Centurion aux dernières pages du *Voyage*; mais c'était bien avant qu'il s'était déjà rendu, peut-être à l'heure où, enfant menacé par le mal, il avait eu la force de s'arracher à soi-même, d'écouter une voix dont il ne pouvait pas encore connaître la signification.

Cette attente de Dieu s'exprime, dans tant de pages qu'on n'ose en détacher aucune. Toute la fin du *Voyage* en est comme soulevée, emportée dans une course ascendante qui s'achève par le cri célèbre: *Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer?* Et la certitude d'être, un jour, enveloppé par la grâce ne s'y manifeste pas moins. *Comme j'aimerai, quand je croirai!* De quoi donc procède cette certitude? Psichari pensait que cette grande espérance lui venait de l'eau du baptême qu'il avait reçue enfant emmaillotté de langes, enfant qui ne sait pas. Sans doute, mais pour tant d'hommes, il semble que cette eau demeure inefficace, qu'elle ait glissé à jamais sur un front qui n'en a point gardé la lustration! Il faut voir dans cette espérance la récompense même de ces efforts que, toute sa vie, il avait accomplis, de cette soumission aux disciplines qu'il avait si courageusement acceptées. Le « Frappez et l'on vous ouvrira! Demandez et vous recevrez! » de l'Évangile, l'expérience de Psichari en montre la vérité. En se contraignant à l'ordre, il avait, sans le savoir, servi Celui de qui tout ordre est voulu et témoigne; en se vainquant soi-même, il avait préparé le chemin à Dieu.

Cette pression intérieure devient si forte qu'à une heure où il n'est pas encore croyant, il connaît *une de ces minutes qui restent ineffaçables dans la vie*. Désert, il est midi; la chaleur bruissante invite au repos. Abrisé sous un arbre, il lui semble être en cette terre comme dans un berceau. Pour la première fois de sa vie, il tombe à genoux et il sent que ce geste nouveau lui a été *commandé de très loin*, que toute résistance eût été impossible. Ainsi Maxence, en une heure de paix, de joie, de fraîcheur délicieuse, pense: « Ah! si un prêtre s'était dressé devant lui, avec le geste qui pardonne, peut-être ce soir là . . . » Que fallait-il donc pour que tout se parachevât? Quelcune de ces circonstances extérieures où se marquent les intentions dernières de Dieu, l'intervention d'un homme qui sût témoigner de sa Parole.

* * *

Ernest Psichari rentre en France après trois ans d'Afrique, le 2 décembre 1912. Le plus attentif des amis à qui, il a confié tout ce qui est advenu en lui, va aplanir la route et faire que les voies de Dieu coïncident avec les chemins des hommes. Dans l'état où se trouvait le Centurion, il suffisait de peu de chose. Le prêtre dont Maxence déplorait douloureusement l'absence, était là. Une sympathie humaine, peut être le truchement et le symbole de l'amour que Dieu porte à chacun. Le R. P. Clérissac fut cet instrument.

Ce grand Dominicain, on nous l'a peint admirablement³ « réservé à Dieu » tout illuminé par une lucidité sereine qui était « presque redoutable à force de pénétration », mais dont le ressort décisif était la charité. N'avait-il pas écrit lui-même: « La vie chrétienne est à base d'intelligence »? Ce « guide incomparable dans la vie spirituelle » possédait les vertus qui pouvaient le mieux combler l'attente du jeune officier rigoureux et fervent. Il n'y avait rien en lui d'efféminé ou de mou; la noblesse de sa physionomie et son rayonnement témoignaient de cette âme exigeante. Un prosélytisme trop sentimental eût inquiété le Centurion; et il fallait que son esprit et son cœur fussent simultanément

³ Voir la préface de J. Maritain à la réédition du *Mystère de l'Église* du R. P. Clérissac (Éd. du Cerf).

satisfaisants. Dans la mutuelle confiance qui va s'établir entre ces deux êtres, on ne peut s'empêcher de voir l'accomplissement d'une intention providentielle.

Dès le premier moment où ils se trouvent en présence, le rapport s'établit entre eux qui dominera toutes leurs relations. Avec une docilité d'enfant, Psichari s'en remet à celui qu'il a choisi pour guide du soin de tout diriger pour lui. Ce n'était pas en vain qu'il avait tant médité sur la signification de l'obéissance: cette vertu qu'il avait toujours préférée le récompensait; il en était si pénétré que, tout naturellement, il l'utilisait à ses fins les plus hautes. Jusqu'au dernier moment et dans tous les détails de son existence chrétienne, c'est au P. Clérissac qu'il demandera conseil et appui. En lisant les admirables lettres qu'il lui adresse, on comprend ce que peut être la paternité spirituelle et comment une âme agit sur une autre par la parole et par l'exemple. Ce moine modeste qui, d'un enseignement considérable, n'a laissé que de rares, encore que très précieux *dissecta membra*, ne dirait-on pas que le Centurion a été investi de la tâche de témoigner pour lui, de garder son nom de l'oubli ?⁴

Cet homme a une tête magnifique, des yeux de feu, une bouche amère, une figure de souffrance et de foi. On sent un homme ardent, un esprit solide, un grand cœur, ennemi des faiblesses, des dévotionnettes, des bigotteries, mais plein d'un feu intérieur qui rayonne ? Telle est celui dont Psichari esquisait l'image dès leur première rencontre et à qui la dernière étape de sa vie est étroitement associée.

* * *

Sur cette dernière étape, nous possédons deux documents si beaux dans leur parfaite simplicité qu'il serait vain de prétendre les commenter. Tandis que Psichari lui-même notait, du 1er janvier au 19 octobre 1913, à peu près chaque jour, tout ce qu'il avait fait, pensé, éprouvé,⁵ un témoin, discret et amical, inscrivait, de son côté, tout ce qui lui

⁴ Le R. P. Clérissac mourut en novembre 1914: il venait d'apprendre la mort d'Ernest Psichari.

⁵ Madame Henriette Psichari a cité dans son livre de nombreux passages de ce journal.

était visible de cette aventure d'une âme. ⁶ Ce qu'on voudrait marquer ici, c'est le caractère même de cette démarche, si parfaitement analogue à celle que nous lui avons vu accomplir en d'autres cas, si révélatrice.

Décembre 1912 et janvier 1913 ne semblent encore que marquer des approches. L'influence de Jacques Maritain s'exerce, sans aucun doute, profonde. « Pris Jacques à Stanislas » dit quelque jour l'agenda de Psychari. On imagine les conversations amicales, la joie de cette présence retrouvée après trois ans d'absence, et retrouvée si proche, si parfaitement attentive. Il se dit encore « catholique sans la grâce » nous apprend l'autre journal. Et ses notes à lui, nous le montrent encore bien réticent devant les manifestations extérieures de la foi, presque irrité devant *l'extrême dévotion*, cette dévotion dont quelques semaines plus tard, il adoptera avec passion les plus strictes pratiques. Mais déjà il implore, il sait d'où peut lui venir la réponse. « 10 janvier. — Viens à moi, Seigneur mon Dieu, et me donne des pensées qui ne soient que de noblesse et m'aide à achever dans la pureté du coeur et de l'esprit, la tâche que j'ai commencée avec toi . . . » Et encore 16 janvier. — Il fallait que cet amour là vint ». Il fallait : on le sent au bord de la décision.

Ce qui va l'y résoudre, c'est le vieil adversaire qu'il connaît bien maintenant, la nausée, plusieurs fois déjà réprimée et que, désormais, il faut faire cesser pour toujours. Il se sent tiraillé, déchiré, son ami lui a dit que, depuis trois ans, au couvent bénédictin d'Oosterhout, tous les jours on prie pour lui; et son cœur *se fond de tendresse*. Mais la misère est toujours là si proche, la misère de sentir *son âme si pourrie*, de ne pas avoir encore franchi la porte. Deux fois déjà il est allé à la messe; mais la seconde fois il a paru « absorbé, peu communicatif ». C'est qu'en cette heure, tout se joue. C'est le dimanche, 2 février.

Le lendemain même tout est joué. Psychari s'est trouvé de nouveau en présence du P. Clérissac. Ils ont passé deux heures en tête à tête. Tout, dès lors devient parfaitement simple; le mardi 4, dans une petite chapelle privée, Psychari

⁶ Nous connaissons ce second document, le journal de Mme Raïssa Maritain par quelques citations importantes dans le livre de M. Henri Massis: *Notre ami Psychari*.

se confesse, lit les professions de foi de Pie IV et de Pie X; le P. Clérissac est debout « comme un témoin devant Dieu ». Le 8 février le saint évêque de Versailles, Mgr Gibier, lui confère le sacrement de la confirmation. Le 9, enfin, après sa première communion, Ernest Psichari va en pèlerinage à Chartres. Désormais tout est achevé.

Mais qu'est-ce donc qui a déterminé cette résolution définitive ? On dirait qu'en quelques jours Dieu a achevé de vaincre lui-même les résistances ultimes. Tout ce qui demeurait encore incertain s'est soudain mis en route. Le secret de cette dernière décision ne serait-il pas dans ces phrases du journal intime, à la date du 28 janvier ? *Journée de méditation affreuse. Tout ce que je fais me dégoûte. Je sens de plus en plus combien j'ai besoin d'une règle, et j'avais la même impression en 1904, quand je me suis engagé. Quelle mystérieuse correspondance !*

Par là on le saisit bien. Il comprend qu'à prolonger son attente, maintenant surtout que la solitude saharienne ne le protège plus, il risquera d'en laisser prendre les plus précieuses promesses. Ce dégoût rappelle affreusement un autre dégoût, celui qu'il a vaincu, jadis en se soumettant. « Il faut parier ». En cet instant encore ne serait-ce pas qu'il parie, une fois de plus ? Maritain, le P. Clérissac, le moine inconnu d'Oosterhout, et ces saintes dont il a médité, récemment l'exemple, Hildegarde, Mélanie, tous ces milliers d'apôtres, de croisés, de fidèles qu'il a évoqués un soir, dans le désert, c'est à eux tous qu'il faut s'en remettre. Il s'engage. Et comme il lui était arrivé, déjà plus d'une fois, ce mouvement d'âme lui donne la meilleure récompense, en le menant plus haut et plus loin.

Daniel-Rops

(à suivre)

Jacques Copeau

Aussi loin qu'on aille dans la vie de Jacques Copeau — et on peut aller très loin, ¹ — on trouve un enfant qu'enfièvre le théâtre. A dix ans, Ghéon montait des spectacles avec sa sœur, dans une remise désaffectée, sous l'œil bienveillant de son grand-père et de son chien. Copeau enfant s'émerveille du monde: pièce aux cent actes divers. En retrait entre le saillant d'un mur dont la tapisserie évoque une forêt d'automne et la paroi d'un lourd buffet à odeur de confitures, il surveille la coutume de la maison. Claudel s'est décrit, escaladant les arbres paternels et de là, « dieu sur sa tige », regardant autour de lui, « spectateur du théâtre du monde ». Rien ne lui échappe: l'intensité de la lumière, les faucheurs dans les champs, un charriot sur la route, les milliers d'atomes dansant devant le soleil. Le grand poète est né là. Copeau, du fond de sa cachette, surveille le monde, épie les bruits de la maison, le babillage d'une servante, le battement d'ailes d'un insecte captif. Parfois, il se penche à la fenêtre. Des chats se disputent sur le pavé de la cour; un serviteur passe. Il a déjà le sens du *drame*, de l'action. Il comprend sa poésie: mosaïque où les silences, les paroles, les bruits les plus infimes jouent leurs rôles, où la parole n'a sa pleine valeur que parce que le silence la précède ou la suit. Les plus humbles maisons ont leur poésie. A comprendre le *jeu* journalier, Jacques Copeau se prépare, à son insu, à sa future carrière. Ces spectacles quotidiens, dont jamais il ne s'est lassé, pour médiocres qu'ils puissent paraître, ont imprimé sur sa mémoire toute une collection de menus gestes, tics ou manies qui trahissent les habitudes et les émotions de ceux qui les font ou qui en sont affligés.

Seul, il s'essaie à reproduire gestes et attitudes observés. Un jour, sa mère est surprise au milieu de ses travaux de couture par la visite d'une amie. Il observe, à la dérobée, les deux femmes échangeant leurs confidences. Sa mère, « triste de voix et de visage », penche sa tête en murmurant, et taillade inlassablement des bouts de chiffons, d'une paire

¹ Jacques Copeau est né, à Paris, en 1879.

de ciseaux qu'elle tient dans sa main droite. Il semble à Copeau que ce geste monotone doive fatalement accompagner l'expression mélancolique qui l'a tant ému chez sa mère. Il retrouve, le lendemain, cette tristesse, en taillant, en infimes morceaux, quelques centimètres de son costume d'enfant.

Le lit d'un torrent desséché est le décor tout trouvé pour réciter des fragments de l'*Illiade* en brandissant des quartiers de roches. Les cîmes jointes d'un rond de tilleuls offrent une habitation de feuillage où il emprisonne sa petite camarade de jeux pour lui faire récits et confidences. Il va s'enfermer au grenier pour écouter le fracas d'un violent orage. Dans une buanderie obscure, il allume de grands feux.

Sur tous ces théâtres du monde, ce qu'il cherche c'est « l'ébranlement d'une fibre secrète, l'exaltation de quelque chose qui ressemble au goût de la chair, à l'amour des êtres et de la nature, au besoin de fuir, de se dénaturer, ou de se consumer, ou de se sacrifier ».

Cet amour du *drame* (entendu au sens d'action), cultivé par les jeux nombreux d'une jeunesse comblée de loisirs, devait fatalement le conduire au théâtre vrai joué sur des scènes véritables. Copeau, se passionnant pour le théâtre en même temps qu'il s'éprenait de la vie, voulut, comme un enfant démonte son jouet, défaire l'instrument dont tous les dramaturges s'étaient servis jusque-là, le vérifier, puis le remonter comme il l'entendait. L'histoire de Jacques Copeau vaut d'être contée! c'est une page d'héroïsme! L'histoire des novateurs est toujours héroïque. S'il y a encore du *vrai* théâtre en France, nous le devons à Jacques Copeau.

* * *

Débuts modestes. Sa famille est pauvre. Il gagne sa vie péniblement en donnant des leçons de français, en écrivant des articles. Les jeunes gens qui ont de beaux rêves en tête doivent, assez souvent, gagner leur vie péniblement. Ses amis sont Gide, Ghéon, Suarès, Péguy. A *L'Ermitage*, il rédige la chronique dramatique.² Il est un des fondateurs

² L'Ermitage groupait les noms d'André Gide, de Jacques-Émile Blanche, de Maurice Denis, de Francis-Vielé Griffin, de Henri Ghéon, de Michel Arnaud et d'Edouard Ducôté. Elle cesse de paraître en 1908.

de la *Nouvelle revue française*, périodique fondé en 1908, qui eut deux premiers numéros! et un peu de brouille entre les deux. Le premier de ces deux numéros parût le 15 novembre 1908. Quelques collaborateurs s'étaient permis d'encenser d'Annunzio et d'éreinter Mallarmé, d'ailleurs décédé: mœurs qui affligèrent profondément Gide, Ghéon, Copeau, Schlumberger, Ruyters et Arnaud, les véritables fondateurs du mouvement. Gide avait fréquenté chez Mallarmé et il ne voulait pas tolérer qu'une revue qu'il patronnait massacrat un maître qu'il admirait profondément. « On ne se débarrasse pas d'un tel poète, écrivait Gide, simplement en ne le comprenant pas ». En février 1909, une deuxième livraison parut donc, le numéro 1 à nouveau imprimé sur la couverture, indiquant par là que la direction de la *Revue* faisait table rase du passé. De la révolution de palais qui avait eu lieu, aucun commentaire. Les délinquants étaient d'ailleurs partis en claquant les portes. Professeur, critique d'art, marchand de tableaux, dramaturge, Jacques Copeau, fut de tous les métiers. Mais son rêve était d'avoir un théâtre à lui, un théâtre qu'il dirigerait à sa manière, comme il l'entendait; le cabotinage en serait exclus; rien de frelaté n'y entrerait.

A cette époque, le symbolisme n'avait réussi à purifier que la poésie. Henri de Régnier, Francis-Vielé Griffin avaient publié leurs plus beaux vers; Henri Ghéon — dont on oublie souvent qu'il est avant tout un grand poète — avait prêté l'oreille aux *Chansons d'Aube*. Le début du XXe siècle est une des plus riches périodes poétiques. Le roman s'affranchit peu à peu du naturalisme; le théâtre, par contre, en est encore au drame bourgeois ou à la comédie en pyjamas. Le romantisme avait essayé d'envahir le théâtre mais s'y était fourvoyé; le naturalisme avait eu ses heures. Mais le public en avait assez. A la première de *la Fille Elisa*, il quitta la salle en bloc. Somme toute, ce qui manquait au théâtre, c'était la poésie: fée qui transforme le réel, spiritualise le terre-à-terre quotidien, surmonte un médiocre destin. Les quelques pièces dites poétiques existantes: la *Jeanne d'Arc* de Péguy, *Un jour* de Francis Jammes, quelques autres, par leur trop grande densité poétique nuisait à la poésie propre du théâtre: ce concours accordé de mots, de gestes, d'atti-

tudes, de chant, de silence: toutes choses omises systématiquement par le théâtre bourgeois, mais qui existent dans la moindre farce de Molière.

Copeau a admirablement résumé la vacance dont souffrait le théâtre dans une note de 1913 où il expliquait les mobiles qui le poussaient à fonder le *Vieux colombier*.

« Une industrialisation effrénée qui, de jour en jour plus cyniquement, dégrade notre scène française et détourne d'elle le public cultivé; l'accaparement de la plupart des théâtres par une poignée d'amuseurs à la solde de marchands éhontés; partout, et là encore où de grandes traditions devraient sauvegarder quelque pudeur, le même esprit de cabotinage et de spéculation, la même bassesse; partout le *bluff*, la surenchère de toute sorte et l'exhibitionnisme de toute nature parasitant un art qui se meurt et dont il n'est même plus question; partout veulerie, désordre, haine de la beauté, indiscipline, ignorance et sottise, dédain du créateur, une production de plus en plus folle et vaine, une critique de plus en plus consentante, un goût public de plus en plus égaré, voilà ce qui nous indigné et nous soulève. »

Copeau est prêt. Il a médité, dans la solitude, sur les possibilités du théâtre. Il a étudié les anciens; critique dramatique, il a vu assez de mauvaises pièces pour savoir ce qu'il ne faut pas faire. Un goût très sûr. De l'honnêteté. Du caractère. Du métier. En 1913, à l'été, sous le signe de deux colombes ravies au pavement de San Miniato, Jacques Copeau ouvre le *Vieux colombier*. Une espèce de grange disent les malins. En effet, la salle est petite, l'acoustique détestable. Un critique (qui ne signe pas, mais qui était, je pense bien, M. Lucien Dubech) parle de garage et de grenier à foin. Devant un tel dépouillement, on évoque Antoine, inaugurant, quelque trente ans auparavant, au fond d'une obscure impasse, le *Théâtre libre*, animé des mêmes désirs de purification et de sincérité.

Nudité du *Vieux colombier*. Une scène moderne, reliée par trois marches à la salle, permet de mêler les acteurs au public. Les journalistes plaisantent. Jouer Shakespeare entre quatre rideaux. Copeau présente d'abord *Une femme tuée par la douceur* d'un Anglais inconnu, Thomas Heywood. Puis Shakespeare, Molière, Claudel, Ghéon. Le *Temps*

blaguait lourdement, confondait le novateur avec Alfred Cortot ou Jean Cocteau, souhaitait bon vent et bonne traversée à M. Alfred (*sic*) Copeau. Daudet prophétisa: « Voici le théâtre de l'avenir, » dit-il en pointant l'index vers les nuées.

Vient la guerre. La France a besoin de propagandistes cultivés pour l'étranger. Clémenceau demande Copeau.

— Vous me connaissez donc, monsieur le président ?

— Mais oui ! Je vous ai applaudis souvent, vos jeunes camarades et vous, dans Molière, le dimanche, quand j'avais un instant libre. Copeau s'en va en Amérique, il y vécut dans le sentiment de l'exil et fournit une somme inouïe de travail.

Mais déjà, le *Vieux colombier* est plus qu'une troupe et qu'un théâtre. C'est une famille, un groupement d'esprit, un grand foyer d'amitié. Je définirai immédiatement son esprit et ses tendances.

Rendre au théâtre sa grandeur, revenir au classique, lancer de jeunes auteurs : tel était le programme du « patron ». Finis mercantilisme et réclame tapageuse. Il faut préparer un lieu d'asile au talent futur ; réagissons contre toutes les lâchetés du théâtre contemporain. Reprendre les meilleures pièces des trente dernières années ; former le goût en jouant Molière, Shakespeare ; créer une école de comédiens. Copeau conte sur un public restreint mais sincère et intelligent ; l'élite plutôt que la masse. Il le recrute parmi les abonnés de la N. R. F. — les deux mouvements procédaient des mêmes intentions — et des étudiants ; les artistes et les étrangers intellectuels. L'innocence des colombes symboliques, l'inimitié du « patron » pour tout ce qui est faux : genre, couleurs, débit, sentiments ; la soumission à la poésie, créa vite chez les habitués du *Vieux colombier* une sorte de mystique, amour de la beauté, de l'œuvre d'art, de la poésie.

Copeau rentre d'Amérique le 6 juillet 1919, fourbu de l'énorme somme de travail qu'il a fournie là-bas. André Gide va le chercher au Havre, le ramène à Cuverville où il lui donne lecture du début encore incertain de son roman *les Faux monnayeurs*.

Il faut refaire le *Vieux colombier*. Plusieurs amis l'assistent dans cette tâche, dont Roger Martin du Gard qui a élu domicile à deux pas du théâtre. En 1920, il joue Mérimée,

Molière, Shakespeare. L'argent commence à manquer. L'année 1921 n'est guère brillante financièrement parlant. Copeau, surmené, se désintéresse de son entreprise en même temps que le public. L'idée de fonder une école le tourmente de plus en plus. Il y formera des acteurs, leur fera étudier l'histoire dramatique. Ce sera le lieu de ralliement, le refuge de tous ceux que le salut du théâtre intéresse. Il se désaffectionne de sa troupe. Il est irascible. Les acteurs s'offusquent. Les jeunes auteurs sont ennuyés de ce qu'il ne se donne même pas la peine de lire leurs manuscrits. C'est dans cette atmosphère inquiétante que fut célébré le tricentenaire de la mort de Molière. Copeau lut en tremblant — lui qu'on n'avait jamais vu trembler³ — le texte célèbre de Grimarest : « Le jour que l'on devait donner la troisième représentation du *Malade imaginaire*, Molière se trouva tourmenté de sa fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire; ce qui l'engagea à faire appeler sa femme, à qui il dit en présence de Baron : "Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peine, sans pouvoir compter sur aucun moment de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il faut quitter la partie". »

En décembre 1922, Jacques Copeau est appelé à défendre son œuvre devant la Société des Amis du Vieux-Colombier. Soixante-quinze pour cent des fondateurs n'ont pas renouvelé leur souscription. La faillite approche. Le « patron » est taciturne. Ses idées d'école le tracassent toujours : « une industrie ne saurait se passer de laboratoire ».

Et déjà, son influence se fait sentir. La Comédie-Française remet Molière au programme. Des théâtres d'avant-garde s'ouvrent, des troupes s'organisent. Dullin a déjà du succès. Copeau met à l'affiche *la Maison natale* dont il est l'auteur. Échec complet. On pardonne mal, écrit Léon Chancerel (*loc. cit.*), à un directeur de théâtre de monter ses propres pièces. Il nous semble que la critique a été sévère. *La Maison natale* (du moins à la lecture) ne nous semble pas si mauvaise. De toute façon, c'est la fin du Vieux Colombier. Le

³ Détail rapporté par Léon Chancerel, *la Revue des Jeunes*, 15 mars et 15 avril 1935.

signe de départ a marqué la maison où pourtant, les habitués ont vécu des heures inoubliables: *Cromedeyre-le-Vieil* de Jules Romains; la *Nuit des rois* de Shakespeare; *Saul* d'André Gide; le *Carrosse du Saint-Sacrement* de Mérimée; le *Paquebot 'Tenacity'* de Charles Vildrac; le *Testament du Père Leleu* de Roger Martin du Gard.

Mai 1924. Un dimanche soir. Dans l'après-midi, Copeau a joué *Alceste* du *Misanthrope*, il vient de jouer le grand-père de *la Maison natale*. L'affiche annonce mélancoliquement: Dernière représentation.

Il est seul. La salle vide. Il se dégrime devant un miroir. Il faut recommencer, partir loin de toute agitation, tout refaire. Ce fut l'hégire.

* * *

J'abrège. La retraite à Pernand, en Bourgogne avec une quinzaine de jeunes. Le problème du pain quotidien. Les paysans, d'abord défiants, les prennent bientôt en sympathie puis les baptisent d'un nom qui leur est resté: les Copiaus. Naissent les *Quinze* appuyés sur André Obey. Les *Compagnons de jeu*, la *Petite scène*, le *Théâtre du marais*, le *Pigeonnier*, autant de troupes nées dans le sillage de Copeau. On n'en finirait pas d'énumérer ce que lui doivent un Ghéon, un Dullin, un Jovet. Il faudrait un livre pour raconter tout ce que le théâtre lui doit et il est à regretter qu'aucun théâtre ne se le soit attaché. On sait qu'il est là. Il traduit Shakespeare. Il donne des conférences sur Bossuet. Mauriac lui a fait monter *Asmodée*. On voudrait qu'on utilisât davantage cette grande force inemployée, ce chef de file⁴ qui disait un matin à son ami Chancereau: « Il faudrait être un saint ».

Marcel RAYMOND

⁴ Copeau a une œuvre écrite assez considérable. On lira avec profit outre ses innombrables chroniques et compte-rendus, ses *Mémoires d'un autre temps*, ses *Souvenirs du Vieux Colombier*. Il a écrit *la Maison natale*; il a adapté, avec Jacques Croué, *les Frères Karamazov*; seul, *l'Illusion* et *l'Anconitaine*, etc.

L'oeuvre de Jean Pellan

« Il faudra . . . que le mensonge artistique ne soit plus engendré que par la passion de la vérité. »

Jacques RIVIÈRE¹

Ceux que l'art intéresse au Québec voudraient bien prendre position en regard de la production moderne et savoir pourquoi un artiste comme Pellan, par exemple, a été conduit à peindre les toiles qu'il expose à la Galerie des Arts.

Le public balance entre condamner sans retour d'après la logique ou accepter sans discussion d'après l'instinct. Le problème n'est ni instinctif, ni logique; il est spirituel. Par un déroulement inéluctable, en suivant le chemin tracé par les aînés, notre génération est arrivée au Futurisme, au Cubisme, au Dadaïsme, etc. Les artistes (poètes, peintres, sculpteurs) n'ont jamais été en si parfaite harmonie de recherche: spirituelle. Eux-mêmes parfois ne l'admettent pas mais leur recherche est mystique. Pourquoi voudraient-ils abstraire la peinture de sa grossièreté matérielle, torturer la langue jusqu'à ce que les mots les plus usuels agencés de façon différente traduisent les élans purs du rêve et de l'inconscient, si ce n'est qu'ils veulent échapper à la réalité?

Les plus avancés se sont arrêtés au point où Maritain dit que le poète est acculé au désespoir s'il ne veut pas fuir en Dieu. Les artistes sont désespérés. Depuis Rimbaud, Baudelaire, Gauguain, Van Gogh (et avant) jusqu'à Picasso, Cocteau. C'est ce qui fait leur grandeur et le seul critère d'après lequel les juger.

André Breton, dadaïste, a dit: « Tout ce que l'on regarde est faux ». Pellan me l'a répété à la Galerie des Arts. Peut-on imaginer, après cet aveu, la carrière d'un peintre, d'un poète? Aussi, paraît-il, ne se donnent-ils pas pour des écrivains, ni pour des artistes, ils ne cherchent absolument rien sinon d'échapper aux valeurs de quelque ordre qu'elles soient.²

¹ N. R. F., août 1920. Toutes les citations de cet article, sauf la dernière qui est de Maritain, sont de la N. R. F., août 1940.

² Jacques Rivière.

Il ne faut pas les condamner, mais les comprendre sans les suivre, et surtout les remercier de ce qu'ils ont couru le risque de suivre le chemin dur de l'évolution de leur temps qui les a menés à ce cul-de-sac, en pleine connaissance de cause.

Ils sont arrivés à la négation totale des valeurs spirituelles, naturelles mêmes; « il est inadmissible que l'homme laisse une trace de son passage sur la terre ». ³ Ils sont arrivés au point où, ayant reconnu depuis longtemps que l'art est artifice, ils ne voudraient plus produire, ou dans un langage qu'eux seuls comprendraient et en maintenant le « ballottage originel ³ » qui leur permettraient de ne pas prendre position.

Ils sont au pied du mur, ils étouffent, ils manquent d'air. Leur appel est une aspiration à vivre, non pas à jouir de telle ou telle manière et à faire jouir leur public (celui-ci ne fut jamais si méprisé et donc si *snoob*) mais à vivre. Et comme il n'y a plus de chemin en avant, ils se retournent sur eux-mêmes et se prennent pour fin; la route horizontale est coupée. Continuer mènerait tout droit à Dieu. Mais ce serait une toute autre histoire.

« S'il y a pour l'artiste tout un organisme de vertus spirituelles, ce sont des vertus *secundum quid*, sous un certain rapport, réelles pourtant, qui imitent sans y atteindre la spiritualité proprement dite et les vertus du saint. Condition tragique en vérité. Il connaît la dureté de la vie de l'esprit, il n'en goûte pas la paix cachée, que rien de créé ne peut donner . . . Par elle-même la pureté de l'artiste, si cher qu'elle lui coûte, *ne lui sert de rien pour sauver son âme* ». ⁴

Je ne voudrais rien conjecturer sur le salut de l'âme de Pellan. Il est un de ceux qui se sont engagés complètement, qui courent le risque artistique dans toute la profondeur. Il a l'humilité de ceux-là et il en a l'angoisse. Si vous lui demandez pourquoi il a fait ce qu'il a fait, il vous répondra qu'à certains moments il a senti le besoin musical de créer, un besoin d'harmonie, et que ses toiles en sont le résultat.

³ André Breton.

⁴ Jacques Maritain. *Lettre à Cocteau*.

— Qu'est-ce qu'un portrait en somme ? Une présence, ceux de Pellan ne se définissent pas ; ils se ressentent. Certains ont une anxiété dans le regard qu'il doit avoir lui-même ressentie pour la voir et la rendre à ce point réelle. Il donne aussi l'atmosphère de l'âme. Bleue, froide et réservée (No 23), passive (No 11), triste (fusain No 46).

Mais tout ceci est encore très près de la beauté conventionnelle et terriblement logique telle qu'on la conçoit ici. Il reste les toiles abstraites qui représentent la dernière étape de son évolution. Celles-là surtout nécessiteraient une explication s'il y en avait à donner. Pour le public amateur dont l'esprit n'est pas familier avec ces compositions, il n'y a qu'à les considérer avec le plus de simplicité possible et d'analyser, s'il le veut, l'impression ressentie.

Il y a une petite toile intitulée *Joie de l'aube* qui donne exactement le sentiment du titre, si on l'examine attentivement ; mais il ne faut pas chercher, ni demander à l'artiste le pourquoi de la tache noire surmontée d'un croissant rouge.— Il y en a une autre (No 19), la plus avancée à mon avis, qui montre une tête posée sur des rayons convergents ; on voit des bulles d'air bleue, rouges et vertes qui montent vers le haut de la toile et signifient des aspirations, à droite un instrument de musique et un lutrin. Les couleurs sont très fortes et très belles, un rouge pur, un vert rabattu de gris, des bleus méditerranéens.

Et il y a en d'autres aussi où domine une couleur-thème qu'il a choisie : un jaune chaud, un vert dur, un rouge violacé, etc.

En somme c'est un bel et franc effort. Ceux que j'entendis parfois déplorer devant moi le fait qu'une énergie [de cette valeur soit passée à la défense d'une thèse européenne avaient cependant raison. Mais on ne choisit pas sa voie si on ne choisit pas ses influences, et pour un esprit qui a l'exigence de celui de Pellan, quelle influence l'aurait satisfait ici ?

Là est un réel danger, pour les centres. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de donner à ceux qui viennent après lui une *foi positive*, une exigence plus grande encore et plus inquiète que celle préconisée par la jeune école française

d'après-guerre influencée de nihilisme russe et de littérature freudienne.

Il faudra que les artistes se donnent d'abord et œuvrent ensuite, non pour s'engendrer eux-mêmes, mais Dieu.

Simone AUBRY

"Murray Hill"

Monsieur Leslie Howard aime les vieilles maisons pleines de secrets, qui racontent des histoires d'autrefois, ces maisons qui, du dehors, nous font un petit signe pour que nous venions les entendre. Elles sont là, un peu grises, au milieu d'un monde indifférent, la vie passe mais elles demeurent, elles voient les générations se succéder, accueillant les confidences de ceux qui les habitent, le mystère de chaque personne, de chaque cœur.

Dans une pièce célèbre qu'il a porté au cinéma et interprété lui-même, M. Howard nous invitait à entrer dans une vieille demeure de *Berkeley Square*. Le personnage principal, c'était la maison même, le déroulement scénique surgissait du passé de cette maison. Dans *Murray Hill*, la comédie que vient de donner le M. R. T., le centre de la pièce est ailleurs, mais on sent quel plaisir l'auteur éprouve à pénétrer dans la vieille maison où il a situé l'action.

C'est à New York cette fois-ci. Quatre vieilles filles habitent cette demeure située en plein centre de la ville, entre deux gratte-ciels. Elles refusent de la vendre, elles y sont trop attachées, ainsi qu'à ses traditions dont l'une, qui semble indéterminable, est d'abriter une famille de célibataires où les vieilles filles dominent. Dès le début de la pièce, on devine l'envoûtement de cette maison trop confortable dont la douceur étouffe un peu la vie. Mais des quatre vieilles filles, deux ne le sont pas tout à fait, l'une par l'âge, l'autre par le cœur. Elles vont bouleverser l'ordre établi.

Tout cela est raconté comme le souvenir attendrissant d'une vieille maison pleine de condescendance pour les audaces

du cœur. Et comme l'ineffable *butler* de la pièce, elle ne s'étonne de rien. Nous autres non plus.

Monsieur Howard n'est jamais cruel, l'amertume ne l'atteint pas. Il est l'opposé de M. Noel Coward dont les trois courtes pièces, extraites de la suite *Tonight at 8:30*, que nous venons de voir au théâtre *His Majesty's*, sont bien du même esprit cynique que son œuvre célèbre *Bittersweet*. M. Coward ne s'attendrit pas, c'est une image cruelle de la vérité humaine qu'il nous présente, des maisons sans chaleur qu'il nous fait habiter, alors que M. Leslie Howard cherche plutôt à créer un univers où peuvent se glisser — et finalement envahir toute la place — ces sentiments qui laissent à la vie une chance de bonheur.

Deux écrivains, deux tendances opposées du caractère anglais. Chez les plus grands, comme Dickens, ces tendances sont réunies, luttant l'une contre l'autre. *Pickwick Papers* contient de ces contes attendrissants, par exemple, celui du vieux fauteuil, qui rappelle ses souvenirs, mais aussi d'autres qui appartiennent au plus dur réalisme, comme celui du *Dismal Man*. Le conflit se prolonge dans toute l'œuvre entre ces deux esprits, l'humour se colore différemment suivant que l'un domine l'autre.

Toute la puissance créatrice d'un groupe d'écrivains anglais semble surgir du ressentiment qu'ils portent au climat froid et pluvieux de leur pays, à la solitude que leur impose cette incapacité de communiquer avec leurs semblables. D'autres, au contraire, veulent résister à cette rancune et s'abandonner à un enthousiasme, un optimisme sentimental. Il leur faut ces chaudes maisons, ces tavernes sombres, ces clubs dont le silence réconfortant les adoucit au retour de leurs nécessaires randonnées parmi la brume et le flegme de tous.

L'interprétation de *Murray Hill* par la troupe du M. R. T. était intéressante, même s'il manquait à quelques-uns — des débutants à la scène — cette aisance, cette maîtrise et cette coordination de tous les gestes qu'on trouve chez les vieux routiers.

**HOMMAGES DU SECRÉTARIAT
DE LA PROVINCE**

Honorable Hector Perrier
Ministre

Sous-ministre
Jean Bruchési